

NICOLAS PERROT

ou

Les Coureurs des Bois sous la Domination Française

PAR G. B.

(Suite)

Il chargea l'un des canons de son fusil avec une de ses cartouches ordinaires, et mit dans l'autre une cartouche mélangée de quatre grains de poudre fulminante. Ayant remarqué, de l'autre côté de la rivière, un bouleau qui se trouvait à une bonne portée, il épaula son fusil et tira à hauteur d'homme avec le premier canon ; et, sans *dépanter*, tira l'autre canon, visant sur la même ligne horizontale, mais un peu plus à droite. Il rechargea immédiatement, mettant une cartouche de six grains dans le canon gauche, et une de huit grains dans l'autre. Il tira l'un après l'autre les deux coups, toujours en visant à la même hauteur, mais à trois pouces de plus en plus à droite pour chaque balle. Au dernier coup, son fusil avait fortement repoussé.

Il traversa la rivière et compta ses pas jusqu'au but qu'il avait visé. Comme je le pensais, se dit-il, il y a cent cinquante pas. C'est la distance où, avec mes cartouches, je suis à peu près sûr de tuer ou du moins de frapper un chevreuil à chaque coup. Voyons les balles ; la première à gauche est bien à la place où j'avais visé ; la seconde est bien à trois pouces à droite, mais six pouces au moins plus haut ; le fusil a relevé, je m'y attendais, mais pas autant ; ça peut se corriger quand je connaîtrai bien sa portée. Le troisième coup est assez dans la ligne du tir, mais deux pieds plus haut, la balle a éraflé une branche et est allée se perdre plus loin ; je ne crois pas que ça puisse faire, si ce n'est dans quelques cas bien rares. Il faut que je trouve la balle. Quant au quatrième coup, je ne puis pas voir le passage de la balle, il faut qu'elle ait dévié fortement ; huit grains, c'est trop, beaucoup trop, il n'y faut pas songer.

Il mesura alors la pénétration de la première et de la seconde balle dans l'arbre, et calcula que la portée de la seconde cartouche était à peu près une moitié de plus, mais pas le double de la première. Il chercha ensuite la troisième balle qu'il trouva profondément enfoncée dans une érable, en arrière du bouleau.

Après avoir fait divers essais avec les cartouches qui contenaient quatre grains et celles qui en portaient six, et les avoir comparées avec ses propres cartouches, il en vint à la conclusion, que pour la chasse et les rencontres avec les sauvages ses propres cartouches étaient les meilleures. Pouvoir

tuer à coup sûr à cent cinquante pas, avec ses balles, n'était pas si mauvais, quand avec les mousquets et les fusils ordinaires, on pouvait à peine en faire autant à soixante-quinze pas. Dans quelques cas exceptionnels, celles qui contenaient quatre grains pouvaient être préférées, mais elles coûtaient trop cher pour l'usage qu'il en pouvait faire. Il résolut donc de ne pas commander la fabrication d'une plus grande quantité de la poudre fulminante, et de se contenter, pour le présent, des deux onces que lui offrait le chimiste.

Le lendemain vers dix heures du matin, Colas se rendit à la boutique de Jean, voir comment avançaient les ouvrages qu'il lui avait commandés. Les ferrures pour les canots étaient terminées. Les loupes étaient sur la forme sur lesquelles il serait bon de les laisser encore quelques jours pour assurer leur courbure voulue. Un menuisier, aidé de Bibi, achevait les travaux des dix traînes sauvages et Jean posait les dernières ferrures. Colas fut très satisfait de l'ouvrage.

— Tu ne penses pas, Jean, que les loupes soient prêts avant deux ou trois jours ?

— Non, mon bourgeois, si on les ôtait trop tôt de dessus la forme, la courbure pourrait se détendre. Les canots et les traînes seront prêts ce soir.

— Que pensez-vous faire demain ?

— Je n'ai rien à faire, bourgeois ; si vous n'avez pas besoin de moi, j'irai avec Bibi voir les chiens et nous les essayerons encore sur la glace, j'aimerais aussi emmener les hommes, pour leur faire faire connaissance avec les chiens, avant le voyage. Si le temps est beau, nous irons voir s'il y a du chevreuil, en haut de la chute, Bibi va couler des balles ce soir ; je lui ai choisi un fusil comme vous me l'aviez recommandé.

Combien as-tu d'hommes ? As-tu engagé Polite Lapromenade et Pierre Patenaude ?

— Oui, mon bourgeois, et les cinq autres que vous m'aviez dit de voir.

— C'est bien ; si Bibi tue un chevreuil, je le lui payerai dix francs ; ça va-t-il, Bibi ?

— Ça sera plus que pour mon ours, ça me va.

— Pendant le temps nécessaire pour assurer la parfaite courbure des loupes, vous pouvez faire ce que vous voudrez ; je ne vois rien de mieux à faire pour vous tous, surtout pour Bibi, que de bien dompter les chiens, de vous exercer à la marche à la raquette, et à tirer du fusil à la balle. Comme votre paye court du jour que je vous ai engagés, que vous travailliez ou ne travailliez pas, votre temps ne sera pas perdu pour moi, que vous vous amusiez à chasser ou à dompter les chiens. Je payerai la poudre et le plomb. Mais aussitôt les loupes prêts, je vous préviens que j'aurai besoin de vous deux pour en faire l'essai. A propos, Bibi, es-tu bon nageur, et craindrais-tu une baignade dans le fleuve par un temps pareil ?

— Pour être bon nageur, je le crois bien, mon bourgeois, j'ai été canotier de la Seine ! Et en ai-je piqué des têtes dans les eaux glacées, en plein hiver ! Oh ! N'ayez crainte.

— Tant mieux, Bibi ; comme je veux essayer